

## CHAPITRE 5

### ÉCOLE MODERNE À BULLE FOYER DES APPRENTIS À FRIBOURG



*Me voilà de retour à Fribourg...*

Comme vous pouvez l'imaginer sans peine, ce *come back* dans ma ville natale fut angoissant, tout du moins au début.

J'ai été reçu par une famille de prolétaires fribourgeois: les Chenaux.

Entre Torche et Chenaux, j'avais touché déjà à deux éléments, le feu et l'eau... mais ils n'en étaient ni les uns ni les autres de dignes représentants.

Ceux-ci habitaient à la rue des Bouchers sur le bas côté de la cathédrale St-Nicolas, (la merveille... ci-dessus) non loin de la Cure de la première paroisse de Fribourg.

Le père travaillait dans les transports pour l'entreprise GFM (Gruyère – Fribourg – Morat). Il souffrait d'une obésité flasque de buveur de bière avec un visage blafard, d'où perlaient des gouttes de sueur. Il sentait la transpiration. Il portait un marcel.

La mère, malade du cœur et très fatiguée, avait consacré sa vie à «aider» des enfants (famille d'accueil). Elle croyait être dans le vrai dans sa mission. Pour ma part, je ne la sentais pas à sa place. Tous deux étaient gentils mais primaires et n'avaient par conséquent aucune propension à comprendre ma vie et mes aspirations culturelles, notamment pour la musique. Ils avaient quatre fils.

L'aîné, étudiant en... je ne sais plus quoi, était très imbu de sa petite personne et très «sérieux». Il s'acharnait à fumer la pipe afin de se donner un genre et surtout une contenance qui semblait lui faire naturellement défaut. Peut-être, tentait-il ainsi de conforter sa crédibilité qui semblait loin d'être acquise à mes yeux. Je le trouvais fort hautain.

Il avait cependant une qualité. Il était «fou» de musique classique et d'oratorio. Il possédait une importante collection de disques. Il est vrai que dans ce domaine, il était à l'aise. Il jouait assez bien de la trompette dans le répertoire classique. Nos discussions se limitaient par conséquent à cet unique domaine.

De temps à autre, il faisait sa petite crise d'autoritarisme, élevant la voix et haussant le ton. Ne le craignant pas, je lui avais mis les points sur les «i» et les «i» sous les points car depuis ma victoire sur Jean Cavin, je m'étais affranchi de toute crainte de qui que ce soit.

Cette libération de tout oppresseur conditionna ma ligne de conduite à venir. **J'étais décidé à n'accepter de personne quelque acte d'autorité que ce soit, sans que ceux-ci ne s'exposent à une subite et violente riposte.** J'étais devenu fort physiquement grâce aux différents sports pratiqués à Echichens et sûr de moi, du fait des différentes victoires que j'avais remportées.

Parlons de mes qualités sportives. Le football; j'ai grandi plus vite que les autres et en tant que junior «C», ma course, ma puissance de tir et ma technique me donnaient un avantage certain dans ce sport sur les autres enfants de mon âge dont la taille était de 5 à 15 cm inférieure à la mienne. La natation; j'aimais l'élément aqueux et m'y sentais aussi à l'aise qu'un poisson. L'athlétisme ; en particulier le saut en hauteur où j'étais devenu un champion local avec des sauts de plus de 170 cm pour mes 15 ans. Le marathon; sur près de 300 concurrents, je terminai dans les dix premiers. Enfin, le judo qui m'avait permis de battre mon ennemi juré!

À ma force physique et la pratique de nombreux sports s'ajoutait un faciès pouvant faire craindre le pire à celui qui ne me connaissait pas. J'avais un regard fort expressif qui aurait pu mettre en fuite un mammouth... N'exagérons rien, d'autant que je ne pourrai jamais le prouver, raison pour laquelle, j'ai choisi comme exemple, cette espèce disparue... bien qu'avec le génie génétique... on ne sait jamais...

Les Chenaux n'avaient aucun niveau socioculturel (ne voyez dans cette observation aucun mépris car c'étaient plutôt de braves gens). Cette situation créa d'emblée une incompréhension de leur part quant aux aspirations auxquelles je tendais. Leur discours était toujours semblable: «Tu dois travailler, comme nous le faisons depuis des années, faire un apprentissage... la musique, ça sert à quoi? Tu pratiqueras ton sport quand tu auras bossé». Tout ceci était horrible. J'ai bien cru alors que ma vision de la vie redeviendrait «noire et blanche», comme le drapeau de ce canton.

Il faut également savoir que pour mon plus grand plaisir, je ne dormais pas chez eux mais à la cure St-Nicolas. Le **curé Aebischer** qui en était le responsable, me faisait bénéficier gracieusement d'une très grande chambre en ses murs. De plus, j'avais à disposition un piano sur lequel je jouais à loisir quand bon me semblait et je ne m'en privais pas. Je consacrais beaucoup de temps à l'apprentissage technique de cet instrument au travers des Hannon. J'étudiais la musique avec zèle et entreprenais avec enthousiasme bon nombre de partitions de Bach, Beethoven, Schubert Chopin, Mozart, etc.

Je consacrais aussi une partie de mon temps à parler avec cet érudit. Nos discussions avaient trait à tous les sujets qu'il abordait indifféremment avec cette même aisance, mêlée de son air «pédagogique» un peu sévère et enjoué. Cette autorité s'exprimait entre autres par le fait qu'il me faisait les «gros yeux». Je l'aimais bien, d'autant qu'à ses connaissances et sa haute fonction de curé de la première église de Fribourg, s'ajoutait un talent hors pair d'organiste. Ainsi, m'interprétait-il entre autres œuvres que j'appréciais: la Toccata et fugue en ré mineur BWV 565 de Jean-Sébastien Bach (œuvre maîtresse de ma vie) sur les grandes orgues de la cathédrale St-Nicolas, d'une exceptionnelle qualité.

Il avait été décidé à la rue des Épouses, (siège du service du tuteur général de la ville de Fribourg) de m'inscrire dans une école de commerce privée située à Bulle, dirigée par mon ami Pierre Gawrysiak, un homme de bonne volonté.

Je fus donc conduit dans cet établissement par mon assistant social, Francis Jenny, afin de faire connaissance et visiter ces lieux. Les locaux étaient simples, situés au-dessus de la Coop, longeant la rue principale de cette petite ville sans prétention.

Je n'avais nulle envie de suivre ces cours mais cela ne me semblait pas dramatique, d'autant que son directeur était *a priori* sympathique. P. Gawrysiak était un grand homme ayant fière allure. Sa voix tonnait dans les basses, son regard était droit et franc. Il semblait avoir beaucoup de compassion.

Me voilà «embringué» dans cette nouvelle vie.

J'avais alors déménagé armes et bagages, quittant les Chenaux mais aussi la cure St-Nicolas pour un foyer d'apprentis situé au chemin des Pommiers. Cela ne pouvait que se terminer ainsi avec cette famille car trop de choses nous séparaient. Il existait tout un monde entre nous. J'ai regretté simplement mon «curé». Je l'aimais bien.

Il m'était plus aisé de vivre dans une institution qu'au sein d'une famille qui de toute façon ne sera jamais la mienne. La plus proche des familles idéales fut à mon sens, celle des Eperon. Je les aimais et ils m'aimaient. C'est tout...

Ce n'est pas sans avoir dû jouer des poings pour me faire respecter que je fus admis dans ce foyer. Ma modeste expérience du genre humain me permit de comprendre rapidement le fonctionnement des groupes...

**La famille et la tribu** sont les deux mamelles de notre société.

Côté famille, je n'y entendais rien, par contre, la tribu, c'était mon fort. Pour moi, les êtres humains qui m'entourent n'ont jamais eu autant de comportements tribaux qu'à l'aube du 3<sup>e</sup> millénaire. D'un autre côté, à l'instar du règne animal, ces groupes sont basés sur une hiérarchie composée de mâles dominants (alpha) et d'autres récessifs (bêta, gamma, etc.). Je décidai de me propulser mâle dominant, galvanisé par mes récents succès, mais encore fallait-il le démontrer et le prouver.

À mes performances intellectuelles s'ajoutaient mes qualités artistiques et culturelles. Mes qualités physiques: corpulence, regard, force, capacité d'autodéfense, courage, esprit d'initiative furent autant d'atouts facilitant l'intégration tribale.

Ainsi considérais-je les sociétés animales et humaines.

Évitons une dérive dans laquelle je pourrais m'égarer en théories spéculatives contre-productives et tentons l'expression d'une opinion tirée de mon vécu.

Le schéma est semblable chez l'homme, à la différence près que l'équilibre naturel est compromis par l'intervention d'une justice aléatoire appliquée par des juges et procureurs frustrés et incompetents. Ceux-ci déstabilisent cette fragile équation. La nouvelle donne ainsi obtenue favorise l'hégémonie des faibles.

C'est la théorie des minorités dominantes et des opprimés oppresseurs qu'il me plaît volontiers de citer en exemple afin de corroborer ma thèse.

Au mépris des lois naturelles conditionnant la survie des espèces et des hiérarchies en place, l'homme a brisé net l'élan de l'évolution.

Les conséquences en sont donc la dégénérescence de notre société. Dans ce nouveau système, on choisira des incapables à qui l'on confiera un pouvoir les dépassant très largement. Ceux-ci devront en retour faire montre d'allégeance et loyauté aux partis les ayant mis en place.

Leur niveau d'incompétence sera très rapidement atteint selon le principe de Peters, initiant par là une inflation du pouvoir, fragilisant l'ensemble, étant entendu que ces inconsistants mais surtout inconsistantes ne feront pas longtemps illusion.

Ce sera la chasse aux sorcières et règlements de comptes comme prédit dans certains ouvrages non consultés et refermés depuis trop longtemps. Dans ceux-ci, il est décrit que les sœurs dénonceront leurs frères, les enfants feront emprisonner leurs parents, les femmes détruiront les hommes...

**Il s'agira d'abattre «à tout prix» les plus forts**, sûrement pas par esprit de justice et bon droit mais simplement par convoitise et jalousie de la position occupée par ceux-là mêmes qui, de par leurs qualités, se sont hissés au sommet de l'édifice.

Un avocat de haut niveau réussit par son talent, tandis qu'il suffit à un juge, pour accéder à sa fonction, d'être nommé par un parti politique dont il devra servir les intérêts, sa nomination n'ayant rien à voir avec ses compétences mais simplement son appartenance à celui-ci. Ainsi accédera-t-il à un poste souvent immérité, n'ayant jamais fait la démonstration de ses capacités, alors que ses prérogatives surclassent dans notre société celles de cet avocat pouvant quant à lui justifier de sa réputation.

C'est le monde à l'envers.

Pourquoi préférer des hommes ou des femmes de paille dépourvus de tout talent et envergure à des individus de valeur ?

Ces « nullités » choisissent la magistrature pour dissimuler leur incapacité à affronter le secteur privé aux impitoyables règles de concurrence.

C'est justement le jeu de la compétition qui fait la qualité et la valeur de ces hommes d'avenir, ceux-là mêmes qui font avancer le monde.

Il faut cesser de choisir parmi des juristes et avocats ratés, des juges possédant trop de pouvoir, incapables qu'ils sont de gérer des situations les dépassant.

Ainsi se permettent-ils de juger leurs semblables, leurs supérieurs en fait, puisqu'ils sont choisis non pour leur compétence, mais par le fait qu'ils sont manipulables. Leur seul but étant de servir leurs intérêts puis ceux de leur parti. Conscients de leur médiocrité, leur frustration les conduit à briser le fleuron de notre société.

Ils ont le pouvoir de décider de gardes à vue injustifiées, de verdicts sommaires et d'emprisonnements abusifs ainsi que d'autres « brise-volonté », sapant ainsi l'honneur d'hommes de grandes qualités par destruction de leur dignité.

Ainsi, est-il devenu impossible d'exercer un pouvoir qualitatif, faute de l'avoir confié à des individus compétents (alpha dans mon système).

De toute façon, cette justice est loin d'être blanche comme la colombe. Il y règne et prédomine des tons de gris faits de graves « compromissions » en d'occultes mariages. Comme cette justice est issue de la même famille que celle de la politique (cessons de rêver à l'indépendance de la magistrature), la consanguinité régnant dans ses rangs, ces mariages enfantent **des dégénérés**, exactement comme lorsqu'un frère ou un père se marie avec sa sœur ou sa fille... CQFD !

La justice a définitivement perdu toute crédibilité dans son concept et ses applications quand bien même quelques-uns de ses dignes représentants tentent de l'exercer avec droiture, magnanimité conviction et humanité.

\* \* \*

Pour en revenir au foyer des apprentis, je m'étais entouré de personnages occupant des postes stratégiques et jouant d'importants rôles. Mes principes et mon expérience de la vie en groupe me guidaient dans ce nouvel environnement.

J'étais conscient que je devais me faire une place au sein de ce nouveau groupe dans les plus brefs délais et m'imposer aux membres du clan par la crainte que je me devais de leur inspirer, même si le groupe éthologique était nettement plus primitif.

Ces règles, je les avais perçues d'emblée comme étant impérieuses. Mon avenir dans ce foyer en dépendait. Comme j'étais le seul qui étudiait, on me témoigna du respect.

À une autre occasion, dans une pièce aménagée à cet effet (salle de combats), j'eus à deux ou trois reprises l'obligation de me battre et vaincre pour acquérir et conforter ma position dominante.

Une fois celle-ci acquise, je n'avais plus qu'à la maintenir. Il fut nécessaire à quelques reprises de leur «montrer les dents», à titre de rappel.

J'ai passé une année dans ce foyer dont les pensionnaires regrettèrent vivement mon départ. C'était une première pour moi (que l'on me regretta...).  
**Bref cette société est une véritable jungle... quelle banalité!**

\* \* \*

Ma vie était rythmée par un lever à sept heures. Il faut dire que depuis plusieurs années, mon hygiène corporelle se résumait à une douche par semaine.

Jusqu'au jour où, dans le bus qui me menait à Bulle, je tombai amoureux pour la première fois de ma vie. Son nom: Marie-Bernard Brodard. Elle venait de La Roche, un bled situé au bord du lac de Gruyère entre Fribourg et Bulle. Grâce à elle, j'ai pu redécouvrir les bienfaits du couple lavette savon. J'ai été conduit tout naturellement vers ce que l'on appelle des déodorants. J'avais bien remarqué que je ne sentais pas bon de différentes parties de mon corps, mais cela ne me gênait pas outre mesure. Probablement était-ce un résidu de l'attitude clanique et primaire que j'avais adoptée dans ce foyer. À cela s'ajoutait ma liberté nouvellement acquise depuis ma libération des institutions.

J'eus cependant le réflexe et le bon goût de m'en rendre compte assez vite et surtout avant de faire quelques approches de la belle tant convoitée (j'aurais eu l'air fin de me faire jeter à cause de ma puanteur). Je me levais par conséquent beaucoup plus tôt et faisais ma toilette soigneusement puis, après un petit déjeuner sommaire – j'en avais une grande habitude –, je courais prendre le car postal.

Au lieu de passer à droite du lac de Gruyère (ce qui raccourcissait le trajet, d'autant qu'il y avait moins d'arrêts), je «tirais» par la «gauche» du lac pour avoir le plaisir, à mi-distance, de voir Marie-B. Je pouvais l'observer secrètement durant le reste du trajet. En effet je n'avais jamais osé l'aborder. Trop de timidité ajoutée à une totale méconnaissance de ces drôlesses m'obligèrent à une certaine réserve (pas celle du patron). Rappelons que l'école Pestalozzi n'était pas mixte, en conséquence de quoi la découverte de ces nouvelles créatures fut de nature à captiver mon intérêt naissant.

Mon attitude était si ostentatoire et j'y mettais tellement d'entêtement qu'elle finit, la bougresse, par s'en rendre compte. Sa réponse (par son attitude) consistait à afficher une indifférence (était-ce le cas?... Allez savoir avec ces drôles d'êtres).

Au bord du désespoir, face à son éconduite passive, je cédai aux avances d'une autre fille qui n'avait pas d'intérêt pour moi (malgré sa gentillesse) si ce n'est celui qu'elle ressentait pour ma modeste personne. J'ai donc décidé de m'afficher avec elle dans ce fameux car. Le résultat ne se fit pas attendre: je reçus une lettre de Marie-B. critiquant mon choix dans laquelle on pouvait lire, «je ne pensais pas que tu puisses te contenter d'une fille comme elle...» écrivait-elle... la petite prétentieuse!

Avant toute autre chose, je profite de cette occasion pour m'excuser vis-à-vis de cette charmante et gentille fille «appât» pour l'attitude indigne que fut la mienne. Je me dois de la remercier pour cette belle promenade qu'elle m'offrit dans la campagne fribourgeoise, main dans la main. Bien que rudimentaire, je vécus ce premier contact avec une fille de mon âge, de façon fort agréable.

Quant à M.-B., j'avais réussi à capter son attention mais cette histoire s'arrêta là. En effet, arrivant en fin d'année scolaire et désirant tout de même savoir ce qu'elle avait dans le bide, je demandai à mon ami Luc Desbioles mon aîné de la courtiser. Luc avait beaucoup de succès et d'expérience auprès des filles. Nous convîmes d'un stratagème!

En fin d'après-midi du jour «j», nous prîmes le bus ensemble, croisâmes la belle qu'il se mit à courtiser. Une fois celle-ci ferrée et séduite par le beau Desbioles, il lui fit comprendre de façon cinglante, afin de lui rendre le mépris avec lequel elle m'avait traité durant de nombreux mois, qu'il n'était pas intéressé par elle et ajouta qu'il ne s'agissait en fait que d'un exercice de style.

Sur le moment j'avais éprouvé quelque plaisir à cette rencontre mais après analyse il s'avéra qu'elle ne présentait aucun intérêt... aussi l'oubliai-je très vite. Elle avait eu l'importance que voulaient bien lui accorder mes rêves et fantasmes.

Luc Desbioles et Bruno Stucki furent mes deux principaux copains de l'époque. Le premier avait une certaine classe que l'on pouvait lire sur la finesse des traits de son visage. Ses cheveux étaient longs et blonds. Son père était professeur de français de bonne réputation ayant enseigné à l'illustrissime collège St-Michel de Fribourg.

Stucki était le fils d'un entrepreneur de transport. Son visage était couvert d'acné. Je n'arrivais pas à comprendre qu'il ne se soigne pas.

En effet, ayant moi-même souffert d'acné durant mes années Pestalozzi, j'éprouvais de l'embarras à me présenter aux quelques filles dont j'avais fait la connaissance. Grâce à Sussu une fois de plus, j'avais consulté un dermatologue à Morges, lequel m'avait prescrit un traitement à base de produits Widmer et savon de soufre.

Un bon nombre d'années fut nécessaire pour gagner ce combat et finalement cette «guerre des boutons» contre un adversaire pourtant supérieur en nombre ayant fait beaucoup de cadavres de pustules dégoulinantes, qui sous la pression de mes doigts agiles allaient lamentablement s'écraser contre le miroir d'en face... c'était dégoûtant.

Pour revenir à mes deux copains, ils étaient tous deux sympas, surtout Desbioles avec lequel j'avais un meilleur contact. Il était plus subtil et fin.

Le foyer des apprentis où je logeais était le théâtre de nombreuses histoires plus ou moins tragiques.

Il y avait Janos, Polonais réfugié qui sentait horriblement mauvais car il ne se lavait quasiment jamais. Je n'étais visiblement... plutôt «nasalement» pas seul à ignorer les bienfaits de la saponification appliquée.

Nous passions beaucoup de temps à lui mener la vie dure jusqu'au jour où il fit un malaise. Nous l'avions réanimé avec les moyens du bord et par chance avec succès. Mais lorsque nous lui avons enlevé sa chemise et les différentes sous-couches qu'il portait nous avons constaté que c'était un opéré du cœur (son thorax parcouru d'une impressionnante cicatrice dans le sens de la longueur ne laissait aucun doute sur son origine). Cela me troubla beaucoup et subitement **je me souvins de l'époque où j'étais la tête de Turc des autres et me rendis compte que de victime j'étais devenu bourreau...** Cela m'ébranla tellement qu'à dater de ce jour, je décidai de devenir le défenseur des opprimés que j'estimerai en difficulté.

Il me fallut souvent me le rappeler pour ne pas tomber dans le piège consistant au renversement des rôles victime-bourreau. Encore un exemple de société où bon nombre de victimes d'hier deviennent les bourreaux d'aujourd'hui. **À méditer !**

Ce foyer était dirigé par le couple Brodard issu de la même famille que la fameuse M.-B. et venant du même bled. Ils possédaient un chalet à La Roche dont nous pouvions disposer à loisir, le week-end et durant les vacances. C'était un refuge et un havre de paix. Étant donné l'intérêt que j'éprouvais pour M.-B. d'une part et la beauté et la majesté de cette nature riveraine du lac de Gruyère d'autre part, je m'y rendais fréquemment le week-end et lors des vacances scolaires. J'en profitais pour aller au bal populaire du samedi soir afin d'y faire des rencontres féminines. Celles-ci n'allaient jamais au-delà d'un baiser sur les lèvres. Par contre, j'étais volontiers invité par une copine possédant une grande maison dans le hameau pour y prendre le «café noir». Cette coutume, typiquement fribourgeoise, consiste à se réunir entre couples après le bal, chez telle ou telle personne possédant un local ou une grande pièce pour recevoir. Nous «chmoussions», c'est-à-dire que nous nous embrassions et nous nous «pelotions» (sorte de découverte empirique du corps de l'autre – surtout celui de la femme par les mains par trop baladeuses de mecs et ceci pour leur plus grand plaisir).



Il y avait souvent un «single» qui se devait de tenir la chandelle. C'était souvent moi car je n'avais pas encore de copine malgré mes dix-sept ans, toutes mes dents et quelques caries... car il n'y avait pas que le savon dont j'ignorais l'existence, le dentifrice étant une de mes grandes découvertes d'alors...

Durant cette époque de mon existence que je qualifierais de rose, je vivais sans soucis. J'étudiais peu. J'ouvrais tellement rarement ma serviette d'école qu'un jour, en cherchant un quelconque bouquin, je découvris qu'on y avait placé deux boules de pétanque. Sûrement une plaisanterie de mes copains du foyer. Il me semblait bien que ma serviette s'était alourdie depuis quelque temps!

J'avais une bonne copine dans cette école. Catherine Frossard m'aimait bien. C'était une belle blonde. J'étais dérangé par un seul détail: ses mains étaient très rouges jusqu'à mi-bras (problème de circulation sanguine). Sachant que j'étais souvent seul, elle m'invita à passer des vacances de ski chez elle. Elle avait beaucoup de cœur et de douceur. J'éprouvais de la tendresse pour cette courageuse amie.

Mon copain Pican quant à lui était atteint d'une maladie grave, la mucoviscidose. Je me souviens de sa gentillesse et sa présence enjouée en toutes circonstances. Sa santé était précaire et il avait peine à respirer. Malgré cela, il était des plus aimables, très avenant et serviable. J'ai appris par Pierre qu'il est décédé depuis. Bonne route au travers des astres, infortuné ami... devenu ange.

Dans cette école, il nous arrivait de jouer au ping-pong (discipline sportive acquise à l'école Pestalozzi et que je dominais). Les plafonds étaient tellement bas que notre raquette les touchait très fréquemment. Je ne sais combien de néons nous avons brisés lorsque nous smashions.

Il y avait aussi la secrétaire de l'école: Mlle Mossut. Celle-ci nous enseignait la sténodactylographie. Elle était gentille mais un peu gnanngnan. Méline en pinçait pour Pierre Gawrysiak et devint par la suite sa femme. Elle aimait la grande musique et jouait de la guitare classique. À cette époque, je lui avais demandé de m'exécuter un morceau. Nous fûmes interrompus par l'apparition d'un autre élève.

Lorsque je me rendais dans le bureau du directeur pour me «plaindre» de telle ou telle chose ou du comportement d'un professeur, je frappais à la porte du secrétariat. En cas de non-réponse, je me rendais directement chez Pierre. Il était toujours disponible pour moi et me témoignait intérêt et affection. Nous profitions de cette entrevue pour discuter de longs moments durant.

\* \* \*

Un jour, il m'invita chez lui, dans sa famille. Pierre G. possédait une maison avec une très grande dépendance qui lui servait d'atelier de peinture. C'est un excellent maître. Le choix de ses sujets portait sur différents paysages, nus et bois. Ses motifs, bien que sombres en première analyse, laissaient toujours apparaître en profondeur de l'espoir sous la forme d'une colombe ou quelques autres symboles de paix. Tout en peignant, Pierre avait coutume d'écouter de la musique classique, en particulier l'oratorio de Bach dirigé par son ami Philippe Corboz.

Par ailleurs, mon grand Ami était apiculteur. Il me donnait volontiers du miel dont le cristal n'a d'égal que sa haute saveur.

Par la suite, il se mit à créer des vitraux pour mon plus grand enchantement. Ceux-ci sont d'une telle magnificence qu'ils sont toujours source d'émerveillement pour moi. Je ne manque jamais de suivre sa production à chacune des visites que je lui rends en France dans sa très belle propriété située à St-Bonnet en Bresse. Sa grande et belle demeure est entourée d'une portion de rivière, de quelques dépendances, de bois aux arbres plusieurs fois centenaires, de fleurs et essences de toutes sortes sans parler des mésanges, écu-reuils, poules, coqs, lapins, chats et autres visiteurs... dont moi.

Pierre vit en harmonie avec cette belle nature, ses peintures et vitraux, sa musique, ses traductions et... sa grande gentillesse.

Pierre a quitté la Suisse, en particulier Bulle où il avait donné tant d'années de sa vie pour apporter du bonheur à des enfants déshérités tels que moi. Il passait son temps à nous permettre de trouver voie, place et marques dans cette société sans pitié. Cette pitié et compassion qu'on lui refusa alors qu'il en avait tant besoin. Pierre fut littéralement lâché et abandonné dans une extrême solitude par ceux-là mêmes qui possèdent le pouvoir et le gèrent sans cœur ni conscience. Il s'agissait simplement de lui renvoyer l'ascenseur... mais il ne revint jamais. Ceci est une autre histoire...

Revenons à sa demeure principale d'alors, durant sa période fribourgeoise (Bulle et Broc), dans laquelle il vivait avec ses deux filles, son fils et sa femme. Sa maison était chaleureusement décorée. Sur les murs, bon nombre de ses tableaux ou ceux d'autres maîtres. Son mobilier était de qualité. Il y régnait une ambiance familiale. Une seule « fausse note » cependant, sa femme et lui ne s'entendaient plus. Ils se chamaillaient par trop et cela était lourdement perçu par un adolescent tel que moi, très sensible au fantasme de la famille parfaite...

À la demande de Pierre, je leur avais exécuté une grande partie de la 1<sup>re</sup> Ballade de Chopin ainsi que d'autres œuvres du même compositeur. Je crois volontiers que cela leur a plu à en juger l'enthousiasme qu'ils manifestèrent. Mais je sentais quelques tensions du côté de son fils, étudiant violoniste. Il semblait me jalouser sur le plan affectif et peut-être musical.

Il devait mal vivre l'engouement et l'admiration que son père éprouvait pour moi. J'en étais triste, d'autant que ces bons moments, je ne les avais pas volés. J'en avais tant besoin car ils m'apportaient beaucoup de réconfort et une certaine confiance en moi. Plus important, mon « père » m'admirait et semblait touché par ma performance et ma sensibilité.

Je lui ai souvent rendu visite, jusqu'au jour où il a quitté ces lieux devenus trop « politiques » pour un homme dont j'ai appris et récupéré la pureté.

\* \* \*

Pour revenir à l'école Moderne, je me dois également de vous parler de mon prof d'art et de musicologie: M. Chouvet était excellent violoniste et nous ouvrait l'esprit sur les différents courants picturaux de la Renaissance à nos jours. Il était passionné et passionnant. J'eus le droit, avec l'approbation du directeur, de suivre un cours hebdomadaire particulier de musicologie que Pierre finançait secrètement avec ses maigres deniers (je l'ai appris récemment... j'en suis ému et profondément touché).

J'étais aux anges. Chouvet me fit cheminer de la quinte des trouvères et troubadours jusqu'à la dodécaphonie. Nous avions cette passion commune qui nous transporte en des lieux et des temps reculés nous permettant d'échapper à notre présente condition. Tout ceci cadrerait avec mon ascendant pour le rêve et l'accession à tout ce qui est beau et pur.

Tout le monde le critiquait tandis que je le défendais. Je l'aimais bien. N'était-il pas un des vecteurs de l'absolu bonheur? Grâce à lui, je caressais le projet de servir loyalement et humblement cette grande dame qu'est la musique en devenant pianiste. À dessein, je travaillais dans ce sens... c'était devenu mon but, le BUT DE MA VIE.

\* \* \*

J'avais pris l'habitude de ne pas manger entre midi et deux heures afin de consacrer ce temps à l'exercice du piano sur un instrument que l'on avait mis à ma disposition dans la salle des fêtes, grâce aux tractations « secrètes » de Pierre Gawrysiak.

Ma seule préoccupation d'alors: **devenir un grand pianiste.**

De retour à Fribourg le soir venu et après m'être restauré au foyer des apprentis, je me rendais en vieille ville (où jadis vivait mon arrière-grand-mère) pour y jouer du piano. Je passais plus de six heures par jour à l'étude des gammes et répertoires les plus divers. Les sœurs Ingenbohl, celles-là mêmes qui étaient en charge de mon éducation à l'orphelinat, me mirent gracieusement à disposition un instrument dans la salle de gymnastique d'une de leurs écoles.

Travaillant de 19 à 23 h, je progressais à doigts de géants, parcourant agilement d'ardentes caresses ce corps zébré d'ivoire et marbré de noir, m'attachant irrésistiblement à cette «déesse» que je décidai à tout jamais de faire mienne en lui passant au doigt l'alliance de notre Amour éternel.

\* \* \*

Arriva le jour des examens que je réussis assez facilement. Je m'en fichais un peu. Je vivais dans l'unique but de devenir un pianiste renommé. Je regrette d'avoir fait un peu honte à mon Ami-directeur qui nous enseignait l'allemand. En effet, le jour où je fus interrogé, comme je n'y comprenais que pouic à cette langue que je qualifierais volontiers de «barbare», je fus incapable de fournir des réponses cohérentes aux questions posées. J'eus tout de même droit à un 2 sur 6, alors que je ne méritais à peine qu'un 0. Ainsi s'acheva l'épisode de Fribourg.

On m'avait trouvé une nouvelle école: le cours préparatoire aux écoles de personnel paramédical.

Je m'en retournai donc à nouveau dans ce beau canton de Vaud, plus précisément à Lausanne. C'était reparti pour un nouveau tour.

\* \*  
\*